

# Le traducteur est mort, vive le traducteur !

**Irina BREAHNĂ**

Université d'État de Moldova (Rép. de Moldova)

irina.breahna@usm.md

<https://orcid.org/0000-0002-9462-8303>

DOI : 10.2478/tran-2024-0009

**Résumé :** Le progrès scientifique et celui des interactions humaines, l'évolution de l'expression artistique et technique ont créé de nouveaux chantiers d'investigation pour la traductologie. Un recadrage important s'impose alors au chercheur qui se doit de répondre à des questions de plus en plus pressantes, exacerbées par la poussée de l'intelligence artificielle (IA). Des questions qui impactent non seulement le débat académique, mais aussi la conception même de la formation des traducteurs. Loin de partager les prévisions alarmistes de certains théoriciens et didacticiens, nous nous proposons de réfléchir aux défis et aux opportunités de la nouvelle donne pour le chercheur et le futur professionnel de la traduction.

## **Abstract : The Translator is dead, long live the Translator!**

Scientific progress, advances in human interaction and the evolution of artistic and technical expression have created new areas of study for Translation Studies. Researchers are faced with the challenge of responding to increasingly pressing questions that, in the age of artificial intelligence (AI), have implications not only for academic debate but also for the very concept of translator training. Far from sharing the alarmist predictions of certain theorists and didacticians, we propose to reflect on the challenges and opportunities of the new situation for researchers and future translation professionals.

**Mots-clés :** traduction, traductologie, traductologie publique, traductologie pragmatique, intelligence artificielle.

**Keywords :** translation, Translation Studies, Public Translation Studies, Policy (pragmatic) Translation Studies, artificial intelligence.

## **Introduction**

Dans cet article, nous nous proposons d'analyser la manière dont les changements rapides et radicaux (Gambier 2016) ont bouleversé le domaine de la traductologie. *Traductologie* pourtant, il faut bien l'admettre, est un terme qui tout en se voulant unificateur, au moins depuis Holmes (1988), cache derrière soi un important manque d'unanimité sur des aspects cruciaux pour une discipline. Sun (2014) en distingue cinq : 1) la nature de la traduction ; 2) le champ d'investigation de la traductologie ; 3) l'orientation interdisciplinaire et ses implications ;

4) les méthodes de recherche ; et 5) la relation entre théorie et pratique de la traduction.

Nous nous proposons d'analyser notamment les problématiques évoquées en (1), (2) et (5), car, à notre avis, elles intéressent davantage le chercheur qui associe à sa réflexion traductologique une responsabilité didactique dans les programmes de formation des traducteurs. Notre réflexion portera ainsi sur la traductologie en tant que domaine scientifique autonome, mais aussi en tant que science régissant la conception des outils et des contenus pour la formation des futurs traducteurs et interprètes. La science de la traductologie à son tour fera l'objet d'une double démarche : la traductologie comme champ de recherche et une (méta)-optique sur la traductologie comme matière complémentaire aux disciplines pratiques dans les cursus de formation des traducteurs. Dans le premier cas, nous voulons soutenir les voix de ceux qui optent pour un élargissement de ce que *traduire* signifie. Dans le deuxième, en lien étroit avec le premier, nous considérons qu'élargir le domaine de la *traductologie* signifie revoir les principes de la didactique de la traduction, en accord avec les nouvelles tendances techniques et économiques, tout en rendant de cette façon les contenus théoriques pertinents pour les étudiants.

### **La nature de la traduction**

L'éternelle question sur la nature de la traduction est à l'origine de tous les points de réflexion cités plus haut. Il suffit d'un examen superficiel des titres d'articles dans des revues spécialisées pour constater le foisonnement thématique : la traduction collaborative (« Forum », 2024, vol. 22) ; la traduction au service de la mission du musée (« Traduire », 2023, nr. 249) ; la traduction et l'art contemporain (« Meta », 2023, nr. 2), etc. Les sujets énumérés ci-dessus trouvent difficilement leur place dans la plus grande partie des visions de la traduction fondées sur les concepts d'équivalence ou d'identité du sens.

On pourrait penser que cette idée de la traduction en tant qu'équivalence des messages est caractéristique pour le regard profane, mais « malgré des décennies de recherche universitaire et professionnelle sur la traduction, les paramètres traditionnels qui configurent le paradigme de l'équivalence persistent » (Gambier, 2016 : 889)<sup>1</sup>. Dès qu'il s'agit de définir l'objet de son enseignement, en qualité de formateur, et celui de son apprentissage, en tant qu'étudiant en traduction, la tâche s'avère difficile. Les définitions de la traduction, toutes chronologies confondues, oscillent entre le pôle de la métaphore et de l'analogie et

---

1 Notre traduction de « Despite decades of academic and professional translation research, the traditional parameters configuring the equivalence paradigm persist ».

celui de la précision technique, tout en passant par les régions médianes des critères nécessaires et suffisants, ce qui produit une situation où l'on travaille avec des définitions différentes construites sur des principes différents (Sun, 2014 : 170).

Les choses se compliquent davantage lorsqu'on prend en compte la polysémie du terme : *processus*, *produit*, *méthode*, *relation source-cible*. Ce que nous appelons *polysémie*, Bell (1991), par exemple, l'appelle *ambiguïté*<sup>1</sup>, ce qui l'amène à envisager non pas une théorie de la traduction, mais trois : 1) une théorie du processus, fondée sur la psychologie et la psycholinguistique ; 2) une théorie du produit (une théorie des textes traduits), fondée sur l'analyse linguistique, la stylistique, l'analyse du discours et la linguistique du texte et 3) une théorie qui pourrait intégrer le processus et le produit et qui serait le futur de la traductologie. Malheureusement, plus d'un quart de siècle plus tard, le rêve unificateur de Bell n'est pas devenu réalité. Au contraire, on peut constater une multiplication des termes<sup>2</sup> dont le but est, d'une part, de souligner l'évolution des formes, des méthodes, des produits et des supports et aussi de démontrer la vitalité et l'utilité de la profession et de l'activité de traduction. D'autre part, l'objectif est de concurrencer le terme *traduction* qui, comme le dit Gambier (2016 : 888), souffre d'une mauvaise réputation, et donc d'atténuer les stéréotypes sur la traduction et les traducteurs, à savoir que la traduction n'est pas possible, qu'elle est secondaire par rapport à l'original, que le traducteur est soumis à l'auteur, que le traducteur n'est plus nécessaire à l'ère de l'essor technologique, entre autres. Cette multiplication des termes place la traductologie (terme également problématique) face à un dilemme concernant son domaine d'étude et d'expertise, y compris la composante didactique de la traduction : « Un problème frustrant dans la recherche sur la traduction est le manque d'accord sur les termes que nous utilisons pour les concepts de base, et la multiplication inutile des termes pour le même concept » (Chesterman et al., 2003 : 199)<sup>3</sup>.

Dès les années 1980, le « tournant culturel » a proposé une nouvelle façon de conceptualiser la traduction, non plus comme une rencontre des langues et/ou textes mais comme une interaction interculturelle. Si dans « Après Babel », Steiner résume « Bref : à l'intérieur d'une langue, ou d'une langue à l'autre, la communication est une traduction. Étudier la traduction, c'est étudier la langue » (Steiner,

---

1 *Ambiguity* dans l'original en anglais.

2 Gambier cite (en anglais) : *adaptation*, *versioning*, *transediting*, *language mediation*, *transcreation* (*Rapid and Radical Changes in Translation and Translation Studies* 888).

3 Notre traduction de « A Frustrating problem in translation research is the lack of agreement about the labels we use for basic concepts, and the unnecessary multiplication of labels for the same concept ».

1998: 43)<sup>1</sup>, alors chez Venuti, des critères pour l'évaluation de la traduction deviennent « [...] son exactitude, le public auquel elle s'adresse, sa valeur économique sur le marché actuel du livre, sa relation avec les tendances littéraires en anglais, sa place dans la carrière du traducteur » (Venuti, 2008 : 2)<sup>2</sup>.

Le changement de paradigme associé au « tournant culturel » révèle que, de manière générale (sans toutefois faire l'unanimité), nous avons commencé à penser différemment les principes qui régissent une traduction et les critères de son évaluation (autres que *l'équivalence*). L'autre changement de paradigme, lié principalement au support électronique et, par voie de conséquence, à l'objet, au public, aux compétences et aux outils, impose une réévaluation des questions liées à *quoi, comment, où, pour qui* l'on traduit et, enfin et surtout, *QUI* traduit.

### **Le champ d'investigation de la traductologie**

Le 13 mai 2024, l'entreprise OpenAI a lancé GPT-4 *omni*, un modèle multimodal qui peut « digérer n'importe quelle combinaison de texte, d'audio et d'image et générer ensuite n'importe quelle combinaison de textes, de sons et d'images » (Séramour, 2024). Comme son nom l'indique c'est déjà la quatrième version du ChatGPT avec « des performances audio et de vision qui mettent à mal toute concurrence » (Séramour, 2024). Bien que d'autres modèles aient déjà fait des vagues dans le monde de la traduction, la version *omni* les surpasse en termes de traduction automatique. Lors de son lancement, on a pu même assister en direct à une session de traduction italien-anglais. Cette avancée de l'intelligence artificielle dans le domaine de la traduction ne semble pas laisser indifférents ni les théoriciens, ni les formateurs, ni les étudiants, ni les professionnels. Du côté de l'enseignement, il est assez clair que nous assistons à un recadrage des priorités. Interrogé sur l'intelligence artificielle et son péril pour le métier de traducteur, le vice-doyen de la Faculté de traduction et d'interprétation de l'Université de Genève déclarait que « L'utilisation de l'IA sera différente en fonction des attentes. Dans certains domaines, sa traduction ou son interprétation pourra suffire, il n'est pas nécessaire d'avoir la même qualité partout » (Monfrini, 2024). Pourtant, le professeur Seeber n'a pas de craintes pour le métier à l'avenir, car « L'esprit humain demeure nécessaire lorsque les enjeux sont lourds, pour éviter les abus de sens » (Monfrini, 2024), tout en soulignant que l'Université de Genève a intégré les nouvelles

---

1 Notre traduction de « In short : inside or between languages, human communication equals translation. A study of translation is a study of language ».

2 Notre traduction de « its accuracy, its intended audience, its economic value in the current book market, its relation to literary trends in English, its place in the translator's career ».

technologies dans ses formations de traduction et d'interprétation, car elles apportent une valeur ajoutée. Nous ne pouvons que soutenir une telle position face à l'interface homme-machine, car à notre avis elle reflète une sorte de rattrapage qu'opère l'enseignement de la traduction par rapport à la théorie de la traduction : la langue et le texte sont des zones d'intérêt secondaires, confiées partiellement au traitement automatique, alors que les éléments culturels (dans le sens du « tournant culturel ») deviennent des préoccupations de premier plan pour l'acteur humain de la traduction. Il est clair que dans ces conditions les préoccupations du formateur et du concepteur des programmes de traduction rejoignent celles du chercheur et du prestataire de services de traduction.

Mais cette image idyllique de l'interaction de l'humain avec la technologie est loin de représenter tous les acteurs impliqués dans l'activité de traduction. Car, s'il est peut-être prématuré de parler à ce stade d'un changement de paradigme lié à l'IA, nous sommes en droit quand même de parler d'un vrai bouleversement. Selon le collectif En Chair et En Os, constitué en 2023 afin de défendre la traduction humaine, « plusieurs organisations professionnelles ont publié des tribunes très claires pour dénoncer l'impact de ces technologies sur notre travail, sur nos œuvres et sur nos vies » (En Chair et en Os 2023), parmi lesquelles l'AVTE (Audiovisual Translators Europe) en 2021, le STAA (Syndicat des Travailleur·euses Artistes-Auteur·ices) en 2022, ATLAS (Association pour la promotion de la traduction littéraire), l'ATLF (Association des Traducteurs Littéraires de France) en mars 2023, la SFT (la Société française des traducteurs) en 2024. La prise de position de la SFT élargit le propos au-delà des frontières de la traduction littéraire et audiovisuelle, évoquant une détérioration des conditions de travail dans les métiers de la traduction et de l'interprétation en général. Selon deux enquêtes réalisées en 2023 par la SFT, la « concurrence de l'intelligence artificielle générative (IA générative) se classe en première position des préoccupations des traductrices, traducteurs et interprètes » (SFT, 2024).

Ce qui nous intéresse d'avantage dans cet effort de mobilisation de la profession et de ses sympathisants (le Manifeste du collectif « En Chair et En Os » est suivi d'une très longue liste de soutien, où les Prix Nobel côtoient les Palme d'or et les Prix Goncourt) c'est l'opposition humain/inhumain qui en ressort. « En Chair et En Os » est un collectif « pour une traduction humaine » qui dit « non à des traductions sans âme » (En Chair et en Os, 2023). Selon la prise de position de la SFT, « l'humain doit rester au cœur de la technologie » ou encore « l'humain doit rester *dans la boucle* » (SFT, 2024). On parle de la « biotraduction » et l'on préconise d'enseigner aux futurs professionnels de la traduction « la façon dont ils peuvent et doivent dégager leur plus-value de traducteur humain (aussi appelé « biotraducteur ») par rapport à la machine et face à des discours parfois caricaturaux sur le sujet » (Lock,

2019 : 54). Se pourrait-il que tout ce lexique de la corporalité révèle que le débat traductologique s'assortit d'une nouvelle dichotomie méthodologique : humain/non-humain ?

Tous ces points d'interrogation ne doivent pas nous donner une fausse idée de la complexité et de la pluridimensionnalité de la traduction moderne. Il est certain que le progrès technologique et le progrès des interactions humaines et des interactions homme-machine, ainsi que l'évolution des formes d'expression artistiques et techniques, ont créé de nouveaux champs d'investigation pour les traductologues et de nouveaux domaines d'activité pour les traducteurs. Mais il suffit d'explorer des phénomènes typiques de la Renaissance, comme celui du « [...] parfait mélange de *translatio*, d'*imitatio* et d'*aemulatio*, qui modela l'*inventio* de l'auteur et lui procura un ensemble de modèles textuels » (Delisle et Woodsworth 80), ou d'étudier la riche histoire de la fonction de *dragoman* (Baker et Saldanha, 2009 : 550-552), pour comprendre que la pluridimensionnalité de la traduction n'est ni moderne ni exclusivement liée au progrès technologique. Chaque époque pose ses propres défis au traducteur et au théoricien et la fausse simplicité de la traduction *d'avant* par rapport à la traduction *d'aujourd'hui* est, à notre avis, un malentendu qui repose soit sur une confusion terminologique, soit sur une interprétation restrictive de l'objet d'étude, justifiable ponctuellement par des considérations méthodologiques, mais qui n'est guère pertinente pour délimiter toute une discipline.

Gambier observe que « La traduction n'est plus seulement un obstacle lexical à surmonter [...]. Le mot *traduction* couvre aujourd'hui un large éventail de définitions possibles » (Gambier, 2016 : 890)<sup>1</sup>. Il paraît donc nécessaire de formuler LA définition qui couvrirait tous les types de produits de traduction, tous les types de processus qui s'achèvent par une traduction, tous les agents, les outils et les médias impliqués et, finalement, tous les codes utilisés, pour rendre justice à ce que signifie traduire aujourd'hui et contrecarrer la prolifération terminologique signalée plus haut et la fragmentation de la discipline. Mais un tel objectif est pareil au problème du chou, de la chèvre et du loup, bien que celui-ci ait une solution. Une telle définition serait non seulement inutilisable, mais forcément elle deviendrait vite désuète. C'est pourquoi nous rejoignons les opinions qui plaident non pour une définition de la traduction, mais pour *des définitions* de la traduction :

« Tout ce dont nous avons besoin c'est d'une définition grossière, approximative et opérationnelle, que nous pouvons ajuster au fur et à mesure. Tout ce dont nous avons besoin, c'est de pouvoir s'entendre plus ou moins sur ce dont nous parlons, afin de pouvoir formuler des

---

1 Notre traduction de « Translation becomes not just a lexical hurdle to overcome [...]. The word translation nowadays covers a broad spectrum of possible definitions ».

affirmations descriptives ou explicatives intéressantes. Après tout, il se peut que nous tombions plus tard sur des preuves ou des exemples qui nous poussent à élargir ou à affiner nos définitions initiales. » (Chesterman et al., 2003 : 199)<sup>1</sup>

« Nous devrions continuer à nous pencher sur la manière dont nous délimitons les bases conceptuelles de notre discipline, et à être clairs dans nos recherches et nos publications. Les définitions que nous adoptons – et il y en aura nécessairement plus d'une – auront bien sûr une grande importance pour déterminer notre sélection de nos objets de recherche. » (Sun, 2014 : 170)<sup>2</sup>

Cette position pragmatique sur la définition de la traduction n'est pas restrictive, dans le sens évoqué plus haut. Elle permet au contraire, par des ajustements *ad-hoc*, d'élargir le domaine d'intervention de la recherche traductologique. C'est également une solution pour résister à l'instrumentalisation de la traduction, phénomène qui doit son origine à l'avènement des outils de traduction comme la traduction automatique, la traduction assistée par ordinateur, l'intelligence artificielle ou la traduction automatique neuronale. Le sentiment que le traducteur humain sera bientôt remplacé par la machine a finalement son origine dans une vision purement textuelle (orale ou écrite) et explicite de la communication. C'est le regard du profane, mais aussi d'une partie de la profession : « [...] les discours de l'industrie sur la localisation manipulent un concept très restrictif de la traduction, en gardant pour eux des aspects tels que l'adaptation culturelle » (Pym, 2004 : 51)<sup>3</sup>. Dans certains cas, c'est aussi la position du monde académique :

« (1) certains théoriciens de la traduction estiment que le monde de la pratique et le monde de la recherche ressemblent à deux lignes parallèles qui ne se rencontrent jamais ; (2) certains théoriciens de la traduction tentent de s'opposer à l'élargissement des frontières de la discipline et sont convaincus que la traductologie doit s'en tenir à son

---

1 Notre traduction de « All we need is a rough, approximate, working definition, one that we can feel free to adjust as we go along. All we need is to be able to agree more or less on what we are talking about, so that we can formulate interesting descriptive or explanatory claims. After all, we may later come across evidence or examples that make us want to expand or refine our initial definitions ».

2 Notre traduction de « We should continue to address, and to be clear in our research and publications, the way we delineate the conceptual bases of our discipline. The definitions we adopt — and there will necessarily be more than one — will, of course, have great relevance in determining our selection of research objects ».

3 Notre traduction de « [...] industry discourses on localization manipulate a very restrictive concept of translation, keeping aspects like cultural adaptation for themselves ».

noyau, c'est-à-dire à *la traduction proprement dite*. » (van Doorslaer, 2019 : 287)<sup>1</sup>

Les deux possibilités sont en effet complémentaires : une vision trop restrictive de la traduction en tant qu'objet d'étude ne peut pas rendre compte de toute la diversité des pratiques qui touchent directement ou indirectement à la traduction.

### **La relation entre la théorie et la pratique de la traduction**

Nous comprenons les réserves face à l'élargissement des frontières de la traductologie, quitte à les voir envahies. Les débats liés à l'interdisciplinarité et/ou à la transdisciplinarité ne sont, finalement, en rien moins acharnés que ceux suscités par le fossé entre la pratique et la théorie. Mais, en même temps, nous ne pouvons accepter un repli de la discipline sur la traduction proprement-dite, et cela pour deux raisons : 1) la traduction *proprement dite*, comme mentionné plus haut, est un concept qu'on a du mal à définir et à expliquer dans une théorie universelle ; c'est également un concept produit par une expérience profondément littératurocentrique, scriptocentrique et eurocentrique ; 2) en tant que formateur nous ne pouvons envisager un enseignement qui sépare les réalités de la profession de ses fondements théoriques. La théorie et la pratique de la traduction peuvent s'enrichir mutuellement. Les études en traduction doivent proposer des modules théoriques, rien que pour combattre les idées reçues sur la traduction au XXI<sup>e</sup> siècle et sur le futur de la profession. En même temps, la théorie de la traduction doit permettre aux professionnels d'y retrouver le reflet de leurs préoccupations lorsqu'ils sont confrontés à des expériences de plus en plus variées. Dans le premier cas de figure, les résultats d'une étude menée dans quatre universités espagnoles sont assez éloquentes :

« [...] les étudiants manifestent leur intérêt pour les aspects professionnels et déontologiques, pour acquérir la capacité de systématiser la pratique de la traduction et pour faire des activités avec des traductions. En d'autres termes, ils soulignent l'importance de la connaissance des principes régissant la traduction et de la connaissance de la traduction professionnelle. Cette intégration entre la théorie et la pratique de la traduction ressort également lorsque l'on aborde la formation des enseignants. » (Agost et Ordóñez-López, 2021 : 529)

---

1 Notre traduction de « (1) some translation scholars believe that the world of practice and the world of research resemble two parallel lines that never meet; (2) some translation scholars try to oppose the expanding boundaries of the discipline and are convinced that TS should stick to its core, i.e. *translation proper* ».

Pour nous, la traductologie est avant tout la science du choix traductif : comment arrive-t-on à une traduction (dans le sens jakobsonien et encore au-delà) et pourquoi la valide-t-on ? Pourquoi le traducteur décide d'utiliser ChatGPT, par exemple, et comment, sur la base de quels critères, constate-t-il l'adéquation des résultats ? La traductologie commence là où le réflexe analytique succède au travail traductif. La capacité de comprendre les mécanismes sous-jacents de son travail est aussi importante que les compétences à la documentation ou à l'informatique. C'est pourquoi les cours théoriques peuvent devenir « un point de rencontre où les aspects méthodologiques servent de pont entre la réflexion et l'action » (Agost et Ordóñez-López, 2021 : 530). Mais afin de remplir cette mission, la théorie doit marcher au même pas que le monde professionnel et non-professionnel : une étude sur les réseaux de traducteurs amateurs peut s'avérer aussi enrichissante que celle sur une entreprise de localisation. Mais il est difficile d'obtenir une telle synergie si une partie des théoriciens jugent la pratique comme débordant les frontières de la discipline, tandis qu'une partie des praticiens ne se sentent plus concernés par la théorie, jugée trop restrictive dans ses choix du sujet. Une solution possible à ces fractures qui marquent le monde de la traduction et de son domaine scientifique pourrait devenir la proposition de Koskinen (2010) pour la création d'une traductologie publique. Il s'agit en effet de transposer des sciences sociales à la traductologie un schéma à quatre divisions afin d'obtenir les découpages suivants : traductologie professionnelle, traductologie scientifique, traductologie pragmatique et traductologie publique. La traductologie professionnelle et celle scientifique correspondent en grande partie aux recherches menées dans le monde universitaire sur les fondements théoriques de la traduction, la rigueur scientifique des normes, la critique et le débat interne. Ces deux types de traductologie concernent principalement un public universitaire. De l'autre côté de la division, nous retrouvons le public extra-universitaire, visé par la traductologie pragmatique et la traductologie publique. Si, au sein de la communauté universitaire des chercheurs en traductologie, la traductologie en tant que discipline indépendante semble être depuis quelque décennies une réussite, tel n'est point le cas pour sa portée extra-universitaire, y compris sa portée dans la communauté universitaire des non-traductologues. Au sujet de ce dernier aspect, Koskinen observe que dans le cas de la Finlande, le succès apparent de la traductologie « est passé inaperçu dans plusieurs disciplines voisines, et l'idée d'un programme de recherche et de formation séparés [...] n'est pas considérée comme un atout ni par nos collègues ni par l'administration de l'université »

(Koskinen, 2010: 15) <sup>1</sup>. Une possible explication à cette situation est donnée par van Doorslaer : « Nous, les chercheurs, pouvons constater que non seulement le monde extérieur, mais aussi d'autres disciplines scientifiques, perçoivent la traduction de manière beaucoup plus restrictive que nous ne l'étudions » (van Doorslaer, 2019: 297) <sup>2</sup>. Nous avons connu nous-mêmes une expérience presque kafkaïenne, lorsque nous avons dû prouver, ensemble avec nos collègues traductologues, que la soutenance d'une thèse sur les compétences de traduction devait se faire dans le cadre de la spécialité « Traductologie ». Ce qui était depuis Holmes (1988) et son modèle une évidence pour nous, ne l'était point pour les chercheurs en didactique.

La relation avec les autres disciplines universitaires est certes tensionnée, mais les conflits sont au moins les conséquences d'une relation existante, et cette relation peut toujours être améliorée. Pourtant, lorsque l'on parle de la traductologie pragmatique et de la traductologie publique, c'est-à-dire de la traductologie adressée au public extra-universitaire, les choses sont encore plus délicates. Les témoignages de Koskinen (2010) à propos de la marginalisation des universitaires traductologues lors des prises de décisions au niveau de l'enseignement supérieur ou de l'adoption des politiques publiques concernant les langues étrangères rappellent trop bien la situation de notre propre pays et de notre propre institution où, bien que plus prolifiques en étudiants, les formations en traduction sont appréhendées comme moins scientifiques vis-à-vis des disciplines avec une longue tradition comme la linguistique, la philologie et la littérature. Les qualifications des traductologues sont jugées selon des critères également élitistes qui ne correspondent pas pourtant à la réalité du champ des disciplines humaines depuis quelques décennies. Mais plus souvent encore une telle attitude s'explique par une banale ignorance de ce que la traduction peut couvrir comme activité et comme objet de recherche. C'est pourquoi nous trouvons la proposition de Koskinen non seulement opportune, mais fortement nécessaire. La traductologie pragmatique doit devenir une traductologie de l'action sociale et du terrain professionnel. Elle doit refléter les conditions de travail du traducteur et devenir son représentant auprès des institutions publiques et privées. La sphère d'intervention de la traductologie pragmatique devrait aussi inclure toute activité de planification et de mise en œuvre des politiques linguistiques,

---

1 Notre traduction de « had gone largely unnoticed by several neighbouring disciplines, and the idea of the separate training mission and research agenda [...] was not regarded as a valuable asset either by our colleagues or by the university administration ».

2 Notre traduction de « We, the scholars, can ascertain that not only the outside world, but also xother scholarly disciplines predominantly perceive translation much more narrowly than we study it ».

des réformes institutionnelles et des offres de formations impliquant le contact des langues.

La traductologie publique représente un domaine propice pour promouvoir la visibilité de la traduction et des traducteurs dans la vie d'une communauté, afin de faire connaître l'indispensabilité de l'acte de traduction dans un monde de plus en plus connecté par des relations politiques, économiques, culturelles, etc. Même dans les conditions d'une *lingua franca* ou d'une langue dominante, tel l'anglais aujourd'hui, la traduction ou la possibilité de la traduction, sont omniprésentes. La traductologie publique pourrait également se constituer en un espace de rencontre entre le monde professionnel, le monde universitaire et le monde non professionnel dans une optique de partage et de vulgarisation. Les craintes liées à l'avènement de l'IA et de la traduction automatique chez les professionnels et le scepticisme à propos du futur de la traduction humaine chez le profane devraient, à notre avis, devenir des sujets prioritaires pour cette nouvelle direction de la traductologie, à une condition : que la discipline embrasse une vision plus extensive de son domaine d'étude et d'expertise.

Il ne s'agit pas d'une extension limitée à la traductologie professionnelle et/ou à la traductologie scientifique. La diversité et la portée des sujets traités dans les ouvrages et les publications spécialisées, dont il a été déjà question, représentent de bons indicateurs. Un grand travail reste encore à faire dans la direction de la traductologie pragmatique et de la traductologie publique, c'est-à-dire dans les classes de traduction, dans les bureaux des institutions publiques, dans les réunions des associations professionnelles, dans les conférences multidisciplinaires et dans les médias et les événements grand public. Il est intéressant de noter que le débat autour de la traduction humaine/non-humaine pourrait être considéré comme un échec des traductologies publique et politique :

« L'acte traductif a toujours été difficile à comprendre à l'extérieur de notre branche [...]. Pour beaucoup, traduire un texte consiste en effet à le transposer en miroir, en remplaçant simplement un mot par un autre mot. Une vision purement mathématique qui correspond en tous points à la vision qu'en ont les acteurs de la tech, qui considèrent, depuis les premiers travaux sur l'IA, que la traduction est un simple exercice de décryptage et, *in fine*, un problème mathématique à résoudre. » (Hurot, Sfez, Van Effenterre, 2024 : 76)

En ce qui concerne les pratiques de la traduction outillée, dans le rapport entre la théorie et la pratique, la balance penche sensiblement en faveur du monde professionnel. Le référentiel de compétences du Master européen en traduction (EMT), adopté pour la période 2018-2024, appelle à une prise de conscience face à l'impact de l'IA et des médias sociaux sur la communication en général et la traduction en particulier.

C'est pourquoi, pour les auteurs du référentiel, il est essentiel d'intégrer ces compétences dans les programmes de formation des traducteurs, afin que les futurs diplômés prennent pleinement conscience des défis et des opportunités qu'elles engendrent (EMT, 2017). Ce que le monde professionnel signale déjà comme un danger imminent, menaçant l'acte traductif et précarisant le traducteur, pour le monde universitaire n'est qu'un objectif qui se profile à l'horizon. Une étude comparée des programmes EMT en France et en Italie constatait d'ailleurs que « les nouvelles méthodes de traduction automatique par réseau neuronaux, guidées par le recours aux algorithmes complexes de l'Intelligence Artificielle » (Cennamo et Hamon, 2023 : 97) ne figuraient pas ou presque pas dans les programmes de cours formant aux compétences technologiques de la traduction.

### **Conclusion**

La phrase qui nous sert de titre montre que nous sommes plutôt optimistes à l'égard du futur de la traduction et de la traductologie. Il suffit de suivre avec l'œil attentif et critique du chercheur les interactions quotidiennes les plus banales et routinières avec des objets, des produits et des services pour se rendre compte que la traduction se manifeste partout, dans des formes habituelles ou moins habituelles. Mais cette omniprésence ne signifie pas immuabilité et évidence (la traduction est une pratique millénaire, mais il a fallu attendre le XX<sup>e</sup> siècle pour qu'elle se dote d'une discipline scientifique indépendante). C'est pourquoi nous avons insisté sur la nécessité de pousser les frontières pour chacun des sujets traités dans cet article : l'objet de recherche, la recherche proprement dite et, finalement, le contact de la recherche avec ses bénéficiaires directs et indirects. Le débat qui oppose le monde professionnel aux nouvelles technologies et aux décideurs politiques qui en font la promotion, mais aussi la prise de conscience du monde universitaire de la nécessité de former à la machine, rien que pour en démystifier les possibilités, montrent que la recherche en traduction n'est guère épuisée, bien au contraire. Suite aux bouleversements induits par les dernières technologies, il devient juste plus évident que la traduction et la traductologie ne doivent plus être contenues dans les cadres étroits du proprement dit, du professionnel et du scientifique, que leur mission dans la sphère du politique et du public doit commencer dès maintenant.

### **Références bibliographiques**

AGOST, Rosa et ORDÓÑEZ-LÓPEZ, Pilar. « La traductologie comme espace d'interaction : vieux préjugés, nouveaux défis ». *Meta*, 2021, 66(3) : 512-531.

BAKER, Mona et SALDANHA, Gabriela (dir.). *Routledge Encyclopedia of Translation Studies* [L'Encyclopédie Routledge de la traductologie]. New York : Routledge, 2009 [1998].

BELL, Roger T. *Translation and Translating : Theory and Practice* [Traduction et traduire : théorie et pratique]. New York : Longman, 1991.

CENNAMO, Ilaria et HAMON, Yannick. « Former aux technologies de la traduction : les programmes EMT en France et en Italie ». *mediAzioni*, 2023, 39 : 84-100.

CHESTERMAN, Andrew, DAM, Helle V., ENGBERG, Jan et SCHJOLDAGER, Anne. « Bananas — on names and definitions in translation studies » [Bananes – sur les noms et les définitions en traductologie]. *Hermes*, 2003, 31 : 197-209.

DELISLE, Jean et WOODSWORTH, Judith (dir.). *Les Traducteurs dans l'histoire*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, 1995.

En Chair et En OS. « Littérature, cinéma, presse, jeux vidéo : non à des traductions sans âme ». [En ligne]. URL : <https://enchairetenos.org/>. (Consulté le 18 novembre 2024).

GAMBIER, Yves. « Rapid and Radical Changes in Translation and Translation Studies » [Changements rapides et radicaux dans la traduction et la traductologie]. *International Journal of Communication*, 2016, 10 : 887–906.

HOLMES, James S. « The Name and Nature of Translation Studies » [Le nom et la nature de la traductologie]. In : James S. Holmes et Raymond van den Broeck (dir.). *Translated!: Papers on Literary Translation and Translation Studies*. Amsterdam : Éditions Ropopi, [1972] 1988 : 67-80.

HUROT, Laura, SFEZ, Samuel et VAN EFFENTERRE, Marie. « La traduction d'édition face à l'IA : la réflexion s'impose ». *Traduire*, 2024, 250 : 70-82.

KOSKINEN, Kaisa. « What matters to Translation Studies? On the role of public Translation Studies » [Qu'est-ce qui compte pour la traductologie ? Sur le rôle de la traductologie publique]. In : Daniel Gile, Gyde Hansen et Nike K. Pokorn (dir.). *Why Translation Studies Matters*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins, 2010 : 15-26.

LOCK, Rudy. « La plus-value de la biotraduction face à la machine ». *Traduire*, 2019, 241 : 54-65.

Master européen en traduction (EMT). *Référentiel de compétences EMT*. 2017. URL : [https://commission.europa.eu/document/download/6dc5a7ee-16e1-4819-ad9b-f95072dbf6fb\\_fr?filename=emt\\_competence\\_fw\\_2017\\_en\\_web.pdf](https://commission.europa.eu/document/download/6dc5a7ee-16e1-4819-ad9b-f95072dbf6fb_fr?filename=emt_competence_fw_2017_en_web.pdf). (Consulté le 18 novembre 2024).

MONFRINI, Judith. « Traducteurs et interprètes confrontés à ChatGPT ». Tribune de Genève [en ligne]. Mai 2024. URL : <https://www.tdg.ch/la-traduction-et-linterpretation-confrontees-a-chatgpt-991642545361>. (Consulté le 10 juillet 2024).

PYM, Anthony. *The Moving Text. Localization, Translation and Distribution* [Le texte en mouvement. Localisation, traduction et distribution]. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins, 2004.

SÉRAMOUR, Célia. « Avec GPT-4o, OpenAI veut défier toute concurrence sur les modèles multimodaux ». L'Usine digitale [en ligne]. Mai 2024. URL : <https://www.usine-digitale.fr/article/avec-gpt-4o-openai-veut-defier-toute-concurrence-sur-les-modeles-multimodaux.N2212917>. (Consulté le 10 juillet 2024).

Société française des traducteurs. « Prise de position de la SFT sur l'intelligence artificielle : l'humain doit rester au cœur de la technologie ». [En ligne]. Mis en ligne le 13 juin 2024. URL : <https://www.sft.fr/fr/news/prise-de-position-de-la-sft-sur-l-intelligence-artificielle-l-humain-doit-rester-au-coeur-de-la-technologie-28>. (Consulté le 18 novembre 2024).

STEINER, George. *After Babel* [Après Babel]. Oxford : Oxford University Press, [1975]1998.

SUN, Sanjun. « Rethinking translation studies » [Repenser la traductologie]. *Translation Spaces*, 2014, 3 : 167-191.

VAN DOORSLAER, Luc. « Bound to expand : the paradigm of change in translation studies » [Une expansion nécessaire : le paradigme du changement dans la traductologie]. In : Helle V. Dam, Matilde Nisbeth Brøgger et Karen Korning Zethsen (dir.). *Moving Boundaries in Translation Studies*. New York : Routledge, 2019 : 286-300.

VENUTI, Lawrence. *The Translator's Invisibility* [L'invisibilité du traducteur]. New York : Routledge, 2008 [1995].